

## XII

En cette année 2011, nous avons la chance que de grands poètes et écrivains aient dépassé la quatre vingtaine et nous accompagnent toujours, ce qui nous autorise, réciproquement, à être ceux qui les accompagnent. Dans le désordre, Jacques Dupin, Yves Bonnefoy, Bernard Noël, trois œuvres admirables, à mes yeux, forts différents, cela va de soi (je n'oublie pas Claude Vigée ; j'y reviendrai plus loin). Autour de Bernard Noël, que je me plais à nommer BN., le plus jeune, se manifestent, depuis quelques temps, des hommages, sous toutes les formes. Inutile de dire, que cet épiphénomène est davantage que « mérité », il s'impose naturellement : d'autant plus que les reconnaissances à BN. Fleurissent (numéros spéciaux, études, colloques ( ? )) depuis longtemps, à juste titre. « Grand âge, me voici », a écrit Saint-John Perse (dont, par ailleurs, j'apprécie très peu l'œuvre : tant pis pour moi !), eh bien, Bernard, est-ce à ton tour d'être statufié, même chose que de porter un enfant sous les fonds baptismaux. Les éditions P.O.L. viennent de publier les « Œuvres » de BN., à ce jour deux tomes ont paru : le premier intitulé *Les plumes d'Eros* et le second *l'Outrage aux mots* : deux forts volumes, *l'Outrage* avoisinant les 700 pages. BN. est au gouvernail : il ne s'agit pas d'ouvrages, à proprement parler, diachroniques, ce qui en rend la lecture indispensable et magnifique. Le premier tome, comme son titre l'indique, ensemble des écrits « érotiques » ou, du moins dont l'érotisme est l'horizon, le second, des écrits « politiques », dont le fameux « sens de la censure » et « la Rencontre avec Tatarka, etc. Edition rouge bœuf comme l'originale de *Persécuteur Persécuté* d'Aragon (j'ai vérifié). Naturellement, il est consacré à BN. des numéros spéciaux de revues. Le dernier en date est le numéro du *Cahier critique de poésie (CCP)* publié par le CIPM, à Marseille qui lui consacre un fronton. Il débute par un entretien avec un complice de (presque) toujours : Jean Daive. Dans lequel BN. évoque longuement son silence d'écriture et éditorial qui suivit, durant dix ans, la publication de *Extraits du corps*, chez Minuit, en 1958. BN. y déclare, en justice, « je me méfie des explications *a posteriori*. Et un éloge de la prose et du roman qui en surprendra plus d'une, plus

d'un : [...] la prose est indispensable à qui écrit des poèmes » ; « Je lirais plus volontiers un poète qui écrit de la prose qu'un poète qui n'écrit que de la poésie. » Plus loin : « toute ma vie, j'ai désiré écrire un grand roman et toujours remis de le tenter ». L'entretien (passionnant) s'interrompt, brutalement, pour le déplaisir de qui le lit. Dans ce même numéro (21) de *CCP*, plusieurs autres contributions à ce dossier. Jean-Luc Bayard qui tente, très maladroitement, de « tirer » BN. du côté de l'Oulipo. Arthur Husbschmid, qui nous conte, par le détail, des souvenirs personnels de rencontres (grand bien lui fasse !). Emmanuel Laugier qui navigue entre Emmanuel Levinas et Jean Genet : heureusement les citations de BN. sont abondantes. Sur un thème identique (le visage) Anne Malaprade nous livre une étude sensible, et qui considère, heureusement, la quasi-totalité des registres d'écriture de BN. Ce dossier comprend une reproduction d'un manuscrit de BN. Je cite : « Tous mes amis ne sont pas de mon temps, Villiers de l'Isle-Adam, Mallarmé, Artaud, Gilbert-Lecomte, Daumal n'en sont pas moins des rencontres déterminantes. Bataille, Jouve et Mandiargues aussi (je dois même à ce dernier d'être devenu écrivain). » Eh oui, quel que soit le talent, l'empathie des commentateurs, la parole la plus aiguë, exacte, vraie, reste celle de l'écrivain même. Comment pourrait-on en douter, malgré les salves « égétiques » de nombres d'universitaires en mal d'écriture... (Si vous me lisez bien, tous, toutes, ne sont pas voués aux gémonies...). Jacques Sojcher, pour sa part, consacre à BN. un numéro à part de sa revue *Ab !* intitulé *Politique du corps*. Un très bel échange avec le peintre François Rouan, un « dossier » où BN. écrit sur François Rouan, et réciproquement, et un échange dialogué. Précieux. Quand on connaît l'empathie de BN. pour la peinture et les peintres. Michel Surya y a publié un extrait d'un livre depuis paru aux éditions lignes : *Le Polième*, réunion du poème et de la politique. J'ai omis de rendre compte que dans *CCP* le peintre Jan Voss rendait un hommage important à BN. qui se conclut par ces lignes d'amitié : « [...] les livres de Bernard se trouvent partout où il y a d'autres livres d'écrivains célèbres, partout sauf dans les grandes surfaces. Si vous voulez acheter un livre de Bernard, ce que je vous conseille, il n'est donc pas nécessaire d'y aller avec votre caddie. » (p.c.c, M.B.)

### XIII *Fragment*

Dans le numéro 32 de la revue *L'Atelier du roman* (éditions Flammarion), je lis ceci : 1960, Saul Bellow fonde avec Keith Botsford la revue *The Noble Savage* : cinq numéros. 1970. Saul Bellow fonde avec Keith Botsford la revue *Aron* : un numéro, 1997, Saul Bellow fonde la revue : *The Republic of Letters* : onze numéros, fin 2001 – et l'aventure se poursuit. Entre temps Bellow aura reçu deux *National Book Awards*, le prix Pulitzer et le prix Nobel en 1976. Et, pourtant, depuis plus de quarante ans Saul Bellow a fondé trois revues avec son ami l'écrivain et critique Keith Botsford. L'écrivain célèbre, couronné, âgé (nous sommes en 2002), s'occupe encore de revues littéraires... et d'amitié. *No comment.*

#### XIV

Figure : Michel Foucault

Puisque nous avons célébré en 2002 le bicentenaire de la naissance de Victor Hugo je ne résisterai pas au plaisir de le citer, voici : « Je suis l'homme qui fait attention à sa vie nocturne » – et je ne peux pas ne pas me demander si les revues ne représentent pas la vie nocturne de la littérature et de la pensée, là où ça travaille silencieusement, à l'écart. Mais quel besoin a l'écrivain ou le philosophe de livrer son œuvre ou du moins d'en répandre des fragments, voire des ébauches dans ces drôles d'objets et de lieux que sont les revues ? *La Revue des revues* dans son numéro 30 nous a présenté un Michel Foucault en revues. Tout de suite, il faut noter que de 1961 à 1988 Michel Foucault sera présent dans 120 numéros de revues, sans que cette participation se ralentisse lors de l'écriture ou de la publication de livres. Michel Foucault insiste et poursuit son œuvre en revue. Paradoxe d'une telle attitude, Foucault ne sera, à proprement parler, jamais fidèle à une revue, il interviendra beaucoup dans la revue *Critique* mais cessera toute collaboration en 1970, on le retrouvera aux sommaires des revues *Esprit*, *Le Débat*, *Change* sans que personne puisse s'attacher durablement sa collaboration, présent dans des revues littéraires telles que la *N.R.F.*, *Le Mercure de France*, *Les Cahiers du Chemin* ou *Tel Quel* il publiera dans des revues philosophiques, *La Pensée* ou *Diogène*, des revues de cinéma, *Les Cahiers du cinéma*, juridiques comme *Actes*. On pourrait encore citer *La Quinzaine littéraire*, *Gai Pied*, *Ornicar*, *Les Temps modernes*. Les changements de support revuiste marqueront pour Michel Foucault des rencontres successives, la revue lui apparaît comme un lieu de débat et confrontation de ses problématiques avec ses contemporains. D'une façon certaine, Foucault réfléchit et prend des risques dans des domaines qui ne lui sont pas propres, il s'accointe avec des écrivains, des militants, des philosophes, des éducateurs : il met ainsi à l'épreuve ses hypothèses, ne craignant pas de se mettre en danger – nécessité du dialogue et non de la polémique. Ainsi a avancé Michel Foucault dissimulé au public par l'écran de la

revue. Le diurne fut le succès de librairie de ses livres, le nocturne cet acharnement à se frotter aux autres écritures, aux autres pensées. La déambulation revuiste fut la préparation et le réglage de son œuvre, une œuvre qu'il situait au croisement des idées et des événements<sup>2</sup>.

<sup>2</sup> Cf. *La Revue des revues* n°30.

« De même qu'il m'arrive parfois d'en traduire moi-même, il m'arrive de lire de la poésie américaine en anglais. Mais mon vrai plaisir est de la lire en français [...]. Je tiens à cette idée que la traduction est cette sorte de représentation dont j'ai besoin pour mieux voir et mieux comprendre (dans) ma propre langue. »

Emmanuel Hocquard

Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle les échanges entre les langues anglaise et française, n'ont cessé de se renforcer. Sans doute, est-il superfétatoire de revenir sur les traductions d'Edgar Poë par Baudelaire puis Mallarmé, tant elles sont célèbres. Traductions que plus d'un poète de langue anglaise remet en question. Le passage d'une langue à l'autre, surtout en poésie, appelle toujours des surprises. Pour Ezra Pound, grand amateur des symbolistes (à l'instar de T.S. Eliot) qui découvrit même René Ghil, le plus grand poète du XIX<sup>e</sup> français n'était pas Charles Baudelaire ni Mallarmé – mais Théophile Gautier – opinion partagée de l'autre côté de l'Atlantique par maint poète... Cependant, le premier « grand poète américain » aux yeux des français fut, à juste titre, Walt Whitman, publié, tour à tour, dans la *Revue européenne*, la *Revue des deux mondes*, la *Vogue*, traduit par « le symboliste » Gustave Kahn ; Jules Laforgue prêta la main également à des traductions ; 1918 vit la parution aux éditions de la *N.R.F. d'œuvres choisies*, poèmes et proses, parmi les traducteurs : Jules Laforgue, déjà nommé, André Gide, Valery Larbaud, Francis Vielé-Griffin, avec une étude par Valery Larbaud. (En 1899, *l'Ermitage* avait accueilli les traductions de Vielé-Griffin ; je ne peux citer toutes les tentatives...). En 1908, avait paru une traduction au *Mercur de France* de *Leaves of Grass*, par Léon Bazalgette, saluée par Larbaud qui lui reprocha, cependant, d'avoir tenté de gommer dans les poèmes de Whitman toute allusion à son homosexualité... (Parenthèse : dans les années 1870-1900 il exista une bonne centaine de petites revues, Remy de Gourmont se pencha sur ce phénomène, il écrivit : « Sur l'importance des petites

revues, je dirai seulement ceci que jamais à aucun moment de leur carrière, ni Villiers, ni Mallarmé, ni Laforgue ne publièrent leurs œuvres que dans des petites revues dont quelques-unes furent si petites que leur nom est devenu une énigme. » AVIS AUX CONTEMPORAINS.) L'aura, en France, de Walt Whitman n'a pas faibli ; en 1991 dans la revue *Poésie*, sept écrivains français lui rendirent hommage, parmi eux, Petr Kral, André Velter, Franck Venaille, Jacques Darras qui retraduisit, en 2002, les *Feuilles d'herbe* chez Poésie / Gallimard. Il ne faudrait pas occulter que, précédemment, François-Victor Hugo qui avait accompagné son père en exil traduisit Shakespeare, dans l'ombre du Grand Homme... Traduction toujours lisible, sans rien enlever à ses successeurs, en vrac : Gide, Bonnefoy, du Bouchet ; Marcel Schwob avait déjà prêté la main à une traduction de *Hamlet*... Dans les années 1915-1920 parurent plusieurs revues en France et aux U.S.A. animées par Marcel Duchamp ou Francis Picabia, Man Ray... des revues pro-Dada et proto-Dada : après l'installation de Duchamp et Picabia à Paris, 291, *The Blind Man*, *The Ridgefield Gazoook* déclinerent. Revenons à Ezra Pound, en 1913, il écrivit pour la revue *Poetry*, ceci (pour étayer ce que j'ai avancé plus haut) : « Je pense que si nos bardes américaines avaient étudié Remy de Gourmont pour son rythme, Laurent Tailhade pour sa forme, Henri de Régnier pour la simplicité de sa syntaxe, Francis Jammes pour son humanisme et sa capacité à dire son temps ; et s'ils avaient eu une quelconque idée de l'intensité de Tristan Corbière (puisqu'ils ne liront pas leur Villon dans le texte) il y aurait quelque espoir pour la poésie américaine. » Ajoutons, comme l'écrivent Béatrice Mousli et Guy Bennet dans *Poésie des deux mondes* (éditions Ent'revues), que le message de Pound fut entendu et suivi par ses compatriotes. Il n'est aujourd'hui que de citer Cumming ou Williams, ou Zukofsky, entre autres... À grands pas : en 1927 Eugène Jolas fonda la revue *Transition*, première revue à publier Joyce. Robert Desnos, Paul Eluard, Tristan Tzara, s'inscrivent à son sommaire, ainsi que Philippe Soupault... une autre revue d'importance fut *The Little Review* fondée à Chicago en 1914. En 1926 elle publie un numéro consacré, en partie, au surréalisme, au sommaire : Michel Leiris, René Crevel, Tristan Tzara, Hans Arp, Jacques Baron, du

côté américain Williams, Hemingway, du côté français encore : Georges Limbour, Marcel Arland (!)... La liste des échanges entre langues est longue dans les années 1930. A la revue *Commerce* (voir plus haut) et *la Revue européenne* il faut ajouter *Bifur*, *Europe*... A grands pas, en 1961 la revue *The Sixties*, publiée par William Duffy et Robert Bly livra un numéro avec une anthologie des poètes du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle, personne ne manque presque de Nerval à Bonnefoy... En 1956, les *Cahiers du Sud* avaient inauguré un fronton « Jeune poésie américaine » (Wallace Stevens, Karl Shapiro, Mac Leish, *et ali*). J'ajoute *The Paris Review* qui parut en 1953 jusqu'en 1974 ! au rôle fondamental des deux côtés de l'Atlantique, même si elle se focalisa sur l'écriture américaine. Je ne puis recenser la totalité de ces revues ; je signale *Art and Literature*, ses douze numéros, éditée par John Ashbery depuis Paris en 1963, du côté français on y retrouve Georges Limbour, Jean Genet, Marcelin Pleynet, Michel Leiris. A Londres, en 1963, les poètes français Anne-Marie Albiach, Claude Royet-Journoud avec Michel Couturier, fondèrent *Siècle à mains* où pour la première fois parut en français « A » (1970) de Zukofsky, de même une traduction de John Ashbery (1967) par Michel Couturier fit sa première apparition dans notre langue, on pouvait également y lire Edmond Jabès... Depuis, beaucoup de revues françaises ont pris le relais, *Les Lettres nouvelles*, *Action poétique*, *Poésie*, *Java*, *Doc(k)s*, *Change*, *If*, *Zuk*, *In'hui*, etc.

Le travail-traduction n'a pas cessé jusqu'aujourd'hui avec « un bureau sur l'Atlantique » de Emmanuel Hocquard, deux anthologies de poètes américains (1986, Delta, 1991, Royaumont) par Emmanuel Hocquard et Claude Royet-Journoud. Il exista, il existe des ateliers de traductions, en particulier à la Fondation Royaumont (initié par Bernard Noël) et le C.I.P.M. de Marseille, où se rencontrent des poètes français, américains ou autres, à l'exemple des parutions des revues, la traduction demande une qualité « l'oubli de soi » (Di Manno) et, ce qui convient également aux démarches revuistes : « Traduire c'est oublier sa propre voix et s'enrichir de celle de l'autre » (Auxeméry) et le même auteur d'ajouter ! « [...] On est sans aucun doute chambre d'échos ».

## XV *Fragments*

### 1

Chaque nouvelle revue est une décision de retour à la littérature, au sens et à l'imaginaire, cela peut avoir lieu dans la confusion ou la plus grande clarté, qu'importe, des signes et des figures de papier cherchent un devenir, ce qui arrive, ce qui s'expose, ce qui vit.

### 2

(*Retour de Rosmarie Waldrop*)

Quand le poème est publié en revue « C'est là que sa syntaxe verbale se met à fonctionner comme une surface de contact, qu'il entre dans la communauté de lecteurs et d'écrivains, qu'il entre, du moins potentiellement, dans la communication, dans le dialogue ». Et : « La revue est un espace véritablement inaugural (les livres font toujours partie d'un avenir lointain). » « Le fait d'être montré et présenté en revue (quelle qu'en soit la forme) est une étape cruciale dans la vie d'un poème (et pas seulement dans celle de son créateur). » Oui. La revue donne à lire immédiatement, dans un espace commun qui n'est pas celui du livre futur ; ce ne sont ni le même temps ni le même objet : la revue a pour tâche de rendre lisibles des pages qui, plus tard, rejoindront l'espace-livre.

### 3

« Imaginons que les revues soient des petits véhicules qui font apparaître des choses qui n'étaient pas visibles. »

Liliane Giraudon<sup>3</sup>

<sup>3</sup> Cofondatrice avec Jean-Jacques Viton de la fameuse revue, durant les années 1970, qui dura dix ans, *Banana-Split* (une page par auteur) (*cf.* plus haut). Depuis, plus récemment, elle codirige avec Henri Deluy et Jean-Jacques Viton, à Marseille, la revue *If* (comme le château !) qui publie des inédits décapants d'écrivains, de poètes, de créateurs français ou étrangers, grâce au soutien d'une marque de pastis local (je n'invente rien ; allez-y voir). Slogan : Evadez-vous avec *If* ! (Pardon.) (Mille pardons.)

En 1904, Jack London qui a déjà publié des nouvelles et surtout l'*Appel de la forêt* est envoyé comme correspondant au fin fond de la Corée. Le patron de l'hôtel où il loge le prévient que des villageois sont venus de loin, et ont prévu à son intention une estrade. Jack London médite quant à des phrases sur la libération des peuples, la justice sociale, phrases qu'il s'apprête à délivrer à son public. Mais une fois monté sur l'estrade l'hôtelier le prie de montrer son dentier à la foule. Et London passera une bonne demi-heure à se livrer à l'exercice d'enlever et de remettre son dentier à l'admiration générale. Cela fait plus d'un siècle et l'anecdote, le sens de l'anecdote reste entier... (Emprunté à Bernard Chambaz) [Dédié aux écrivains et poètes qui ne se lassent pas de se voir consacrer, encore et encore, des numéros spéciaux.]

Il est des destins littéraires qui, parfois, se confondent avec la publication d'un livre ou, plus rarement, avec l'existence d'une revue. Le nom de Michel Fardoulis-Lagrange aux sonorités étranges et familières se confond, presque entièrement, malgré une œuvre d'écrivain et de penseur, avec l'existence de la revue *Troisième convoi* ; 5 numéros parurent d'octobre 1945 à 1951, cinq numéros désormais prestigieux, car la naissance de *Troisième convoi* eut lieu en octobre 1945, sous les auspices du Surréalisme, en l'absence d'André Breton non revenu d'exil, dans le contexte de la pensée d'Albert Camus et bientôt avec la collaboration active de Georges Bataille qui n'allait pas tarder à fonder la revue *Critique*. *Troisième convoi* essentiellement animé par Fardoulis-Lagrange et Jean Maquet, figure éphémère des lettres, mais figure forcenée, fut un carrefour entre existentialisme et surréalisme : André Breton faillit les rejoindre avant de se brouiller. *Troisième convoi* accueillera dans son numéro de 1951 un des tout premiers essais d'Yves Bonnefoy, revue nietzschéenne, manifestant d'emblée l'exigence de ne plus porter le scandale dans les classes bourgeoises mais de l'inscrire au cœur de la problématique de l'existence. Haut défi qui sut réunir les signatures de Georges Henein, René Char, Antonin Artaud, entre autres, qui perdure et qu'on aimerait rouvrir au cœur de nos existences. Aujourd'hui.



## XVII

La revue *Le Préau des collines*, fondée en 1980, publie ces temps-ci son numéro 12 qui comprend un dossier Mohamed Khaïr-Eddine. Qui a mémoire, aujourd'hui, à part ses compagnons d'une même génération, de l'écrivain, poète et romancier ? Son œuvre, de son vivant (il naquit en 1941 dans le sud marocain et s'éteignit en 1995, à Rabat, après de très longs séjours sur notre continent) de 1967 à 1984, fut publiée par les éditions du Seuil, proses et poèmes – aujourd'hui scandaleusement introuvables. Maurice Nadeau (ce qui n'a rien d'étonnant) l'accueillit à plusieurs reprises dans sa revue *Les Lettres nouvelles*. Mohamed n'avait de cesse d'être à la recherche de subsides, « tapant » ses connaissances : Sartre, Leiris, Beckett, et tant d'autres qui lui manifestaient leur estime et amitié. Je me souviens de cette quête : il allait, tour à tour, chez Nadeau, aux éditions du Seuil, etc. et quand la récolte était bonne, il n'était pas rare qu'elle fut immédiatement « transmuée » en liquide aux bars des cafés. Ce furent de longs après-midi d'errance à écouter sa voix chaude, qui vous prenait à l'âme, il déclamaient volontiers des vers, jusque tard dans la nuit, omettant de rejoindre femme et enfant. Je le répète : sa séduction opérait naturellement. Poésie qui par certains côtés était proche d'un Aimé Césaire, qu'on en juge : « le matin du sang a saupoudré les sagas nées des scories / d'étoiles déflorées à plein tubes / et soulève mon sang comme un mustang roué d'aigles », ou « Je vous entends sous ma carcasse de blocs de sangs / fagots d'étoiles vomies par l'orage des enfances / d'oponce où circulent le trionyx et l'ambre ». Khaïr-Eddine, jeune, avait découvert la poésie à travers l'œuvre de Stéphane Mallarmé, influence que l'on retrouve à la recherche de mots rares, dans un souffle démiurgique et exotique. En 1967, il obtint le prix « les Enfants terribles » (on ne pourrait rêver mieux pour Mohamed !) à la publication de son roman *Agadir* qui eut un grand retentissement ; il avait auparavant effectué des enquêtes après le tremblement de terre à Agadir. (J'y reviens : comment les éditions du Seuil n'ont-elles pas l'idée de re-publier ce roman, parmi d'autres du même auteur, en Points-

Seuil ?). Le dossier Khaïr-Eddine comprend des inédits, et des textes de proses et poèmes, en particulier un hommage fraternel en poésie à Adrian Miatlev (dont le ressouvenir me comble), des entretiens, des lettres retrouvées dont trois à Claude Royet-Journoud (n'est-il pas un des personnages principaux avec André Gide de ce roman des revues ?) qui publia, à Londres, *Nausée noire*, son premier opuscule en 1964. Jean-Paul Michel qui a préparé ce dossier y re-publie sa préface à *Soleil Arachnide* parue en 2009 dans la collection Poésie / Gallimard. Le même nous annonce la republication partielle dans sa maison d'édition de fragments inédits. Cela, malheureusement, de bon aloi, ne comblera pas le manque de visibilité de l'œuvre dans les rayons des libraires. Editeurs, encore un effort. De nombreux entretiens sont repris. Le dossier s'ouvre sur un poème inédit *Afrique* de 1964 : « je parle aux sans-abri et aux terrorisés / ma parole est notre asile commun / comme eux on m'assassine avec mes propres mains / mais comme eux je veux revivre ». On entrevoit dans ces pages la figure de Bernard Jokobiak qui fut chère à quelques-uns d'entre nous. Ces pages Khaïr-Eddine sont à découvrir, à lire de toute urgence. *Le Préau des collines*, numéro 12. Dans ce même numéro un salut émouvant à Daniel Puymèges (Bergounioux, Bobin, J.-P. Michel, Pierre Michon) et un dossier « sculpture et peinture » en tous points remarquables : Eugène Dodeigne, Pierre-Edouard, Charles Maussion, Francis Limérat, Denis Martin, Agnès Munier, Laurence Jeannest, Jocelyne Colin, avec de très belles signatures pour introduire à ces œuvres plastiques. Pour (mon) le plaisir une citation de Pierre Bergounioux : « Les savants, les artistes, les écrivains de ce temps n'auront pas tout ajouté à l'œuvre de leurs prédécesseurs, aux lois, aux récits, aux images entassées depuis le fond des temps que tenté d'en saisir le principe caché, la vérité enfouie. »

## XVII

(Traduction ; suite)

Les traductions n'eurent pas seulement lieu de l'anglais au français, et réciproquement, en 1901 une revue polonaise, *La Chimère*, illustrée abondamment dans le style « Art Nouveau » dont les modèles étaient Gustave Moreau ou *La Tentation de Saint-Antoine* de Gustave Flaubert, publia Stéphane Mallarmé, le poème isolé sur une page était orné d'un dessin, le rôle de celui-ci, selon son directeur Miriam, étant de libérer la corolle du poème. A cette époque, en Europe, plusieurs revues participaient de ce goût pour le « Moderne Art » et l'habillage graphique du texte ou poème. On peut citer *La Plume*, pour la France, *The Yellow Book*, *The Studio*, pour la langue anglaise ou encore la revue tchèque : *Volně Smery* ou le Mur Iskusstva, russe. On retrouvera Mallarmé et les écrivains du Mercure de France dans la revue futuriste *Lacerba*. Ça circulait.

## XVIII

Même si beaucoup de revues nouvelles y font de plus en plus exception, il a été et demeure habituel que les revues s'ouvrent sur une déclaration d'intention, voire ce que l'on peut nommer un programme lors de la parution de leur numéro liminaire. En 1891, ainsi, a-t-on pu lire ces lignes : « Qu'on ne se méprenne point sur la juvénilité de notre format : ceci n'est guère une revue de combat. Nous ne nous proposons, ni de saper la littérature installée, ni de supplanter les jeunes groupes littéraires déjà organisés. Tout simplement, nous voulons développer ici nos personnalités, et c'est pour les préciser que nous sollicitons respectueusement nos maîtres et que nous accueillons volontiers de plus jeunes. » Tel fut le programme, *a minima*, de la célèbre *Revue Blanche* qui publierait Guillaume Apollinaire, Paul-Jean Toulet, Francis Jammes, Pierre Louÿs, Paul Verlaine, Emile Verhaeren, Saint-Pol Roux, André Gide, Jean Paulhan, Paul Claudel, Alfred Jarry, Jules Renard, Maurice Barrès, Stéphane Mallarmé, et tant d'autres... Entre 1889 et 1891, la revue se présenta sous la forme d'un feuillet de quatre pages rédigé par un ou deux auteurs. Tout cela appartient à l'Histoire, de même qu'à la même époque existaient une *Revue Bleue* et une *Revue rose*...

Il dit : J'ajoute que, contrairement à leur déclaration initiale, les jeunes gens de la *Revue Blanche* allaient bel et bien saper la littérature installée et supplanter les jeunes groupes littéraires, jusqu'à ce que Gide leur retourne le compliment en fondant la *Nouvelle Revue française*.



## XIX

(Un éditeur : H.-L. Mermod)

Dans les années 1960, on trouvait dans les librairies du quartier Latin, *Le Carnet du bois de pins* de Francis Ponge à un prix de vente dérisoire. J'en fis plusieurs fois l'acquisition, pour l'offrir, à tel point qu'aujourd'hui je n'en dispose d'aucun exemplaire... Editions Mermod. Le colophon me renseigna et je sus que l'éditeur était suisse... La revue *Tra-jectoires* a consacré un numéro spécial à Henry-Louis Mermod. Il est assez rare que ce genre d'initiative ait lieu, pour ne pas le souligner, on a pu le lire plus haut, d'habitude ce sont aux écrivains, aux poètes, que l'on consacre pareille reconnaissance. Sans doute Pierre-Albert Birot (éditions P.A.B.), Guy-Levis Mano (édition G.L.M.) ou encore André Chambelland (éditions Chambelland) ont-ils eu droit à des hommages... Mermod est né « une cuillère d'argent dans la bouche » écrit Amaury Nauroy, directeur de la revue, qui consacre à l'éditeur une importante étude bio-bibliographique. Il semblerait (si je lis bien) qu'après une activité industrielle avec ses deux frères, Henri-Louis, à la rencontre de Charles-Ferdinand Ramuz, qu'il admirait, sauta le pas et devint éditeur (il publia, à deux reprises, les œuvres complètes de Ramuz, en 1940-1941, et en 1951-1958 en collaboration avec les éditions, suisses elles aussi, Rencontre). Le catalogue des éditions est édifiant et fascinant entre 1926 et 1961. D'emblée, en France, les éditions Grasset le soutinrent. Du 5 décembre 1920 au 31 décembre 1931, les éditions Mermod publièrent un périodique intitulé *Aujourd'hui* (de 4-6 pages) dont le directeur de publication fut Charles-Ferdinand Ramuz (il existe un reprint aux éditions Slaktine). Gustave Roud, poète immense (qui, en particulier, traduisit Hölderlin) en fut un des principaux collaborateurs, d'ailleurs, désargenté il travailla longtemps pour les éditions Mermod, assumant un rôle de secrétaire d'édition. Un autre « grand », Charles-Albert Cingria, qu'admira Jean Paulhan et qui continue aujourd'hui de fasciner nombre d'écrivains français qu'il me suffise de citer Jacques Réda, collabora intensément à *Aujourd'hui*.

Des numéros spéciaux furent consacrés à Félix Vallotton, Nietzsche, Rimbaud, etc. La collection du « Bouquet » (1942-1961) accueillit, entre autres, Dante, Ramuz, Nerval, Jules Renard, Péguy, Rilke, André Gide (comment notre héros ne se retrouverait pas ici ?), Poe, traduit par Mallarmé, Claudel, Baudelaire, Eluard, Cocteau, Hölderlin, Maurice Scève, présenté par Jean Tortel que Mermod publia, par ailleurs. J'arrête la litanie ici, non sans signaler que chaque volume comportait des illustrations, Picasso (plusieurs fois présent), Seurat, Braque, Matisse, Pierre Bonnard... J'aurais besoin de plusieurs pages pour recopier les noms d'auteurs et d'illustrateurs : notons que Mermod fut pleinement dans son siècle, et d'un goût sûr (il y a du collectionneur, et de l'amateur en même temps chez lui). La collection « Cahiers blancs », 1945-1947, eut le temps d'accueillir Gustave Roud, Henri Michaux, Francis Ponge, Jaccottet, Cingria. Beaucoup d'autres collections furent créées par Henry-Louis Mermod, « les amoureuses », « les grands romans étrangers » (uniquement des auteurs russes), « Grenade » (où on trouve Thomas Mann et Henry Miller) « Le dessin français, Besoin de grandeur », « Dessins », Constantin Guys qui fut si cher à Baudelaire, Cézanne, Dufy (présenté par Jean Tardieu), Picasso... Plusieurs livres furent publiés chez le même éditeur de Colette, un Rimbaud (*Les Illuminations*, avec une préface de Pierre-Jean Jouve), Maurice Chappaz, Paul Valéry, Valéry Larbaud. Le numéro de *Tra-jectoires* publie une correspondance Mermod / Ponge, où il est beaucoup question d'émoluments (pour Ponge), d'épreuves, de corrections (voir aussi Francis Ponge, Henry-Louis Mermod, correspondance dans *Picasso évidemment* par Gérard Farasse, édition Galilée). A noter que la Seconde Guerre mondiale dut jouer un rôle, dans le désir des écrivains français de publier en Suisse, les éditions L.U.F. remplirent également ce « secours ». Voici un portrait de notre homme, Henry-Louis Mermod, par le « sensible » Gustave Roud : « Un homme tout animé du plaisir de la découverte, gourmand à l'extrême de poésie, de peinture, de dessin, soucieux aussi de rencontrer, de réunir, d'interroger ses peintres et ses écrivains autant que leurs œuvres [...] il possédait cette chose si rare et authentique : un authentique don d'invention [...] ». Le contraire, donc, de la figure de l'éditeur replié sur

lui-même, égocentrique, secret, habile son entregent. De Jacques Chessex (publié à ses débuts littéraires par Mermod qui fut toujours attentif à de nouvelles voix, qui contribua grandement à la notoriété de Philippe Jaccottet) un souvenir : « Il faut l'avoir vu mettre en page un recueil de poèmes, choisir les illustrations qu'il mariera à quelque texte avec une parfaite sûreté, découper lui-même épreuves et photographies, pour se rendre compte de la passion qui l'attache à son travail [...] il a fait tous ses livres *lui-même*. Tous sont nés de ses mains ». J'ajoute, pour plaider pour mon camp : comme les revues naissent des mains des revuistes... (J'accepte le pléonasme.)

## XX

(Où Michel Butor fait une apparition opportune et souhaitée en ces pages)

J'ai sous les yeux un numéro de *Cercle Ouvert* datant de 1957 – il s'agissait de comptes rendus de conférences-débats intitulés aussi bien *Pourquoi et comment lisez-vous ?* ou *Chacun peut-il philosopher ?* et encore : *Culture et colonialisme*. La publication *Cercle Ouvert* rendait compte des conférences-débats, dans le numéro 1 on peut lire Michel Butor ou Edouard Glissant ou encore Paul Flamand qui dirigeait alors les éditions du Seuil. Initiative qui fut placée sous un comité d'honneur, une véritable affiche de la pensée et de l'écriture dans ces années 50 : Arthur Adamov, Jean-Louis Barrault, Georges Bataille, Alain Cuny, Alioune Diop, Jean Duvignaud, Henri Lefebvre, Michel Leiris, Dionys Mascolo, Edgar Morin, Claude Roy, Jean Vilar, Jean Wahl. Je ne cite pas cette liste, d'ailleurs incomplète, de noms par nostalgie, mais pour montrer que quand les intellectuels, artistes et écrivains, s'attachent au travail commun, ce qui demeure, les traces de ce travail restent vives au même titre que le travail revuiste – et puis le titre *Cercle Ouvert* ne dit-il pas l'essentiel, non seulement le cercle, la réunion de quelques individualités qui partagent des affinités mais l'ouverture, la nécessité du débat – et ces débats publiés par *Cercle Ouvert* n'adoptent pas la langue de bois. Mais revenons à la première conférence-débat qui eut lieu sur le thème *Pourquoi et comment lisez-vous*, en 1957. Je citerai quelques phrases de la contribution décisive, comme toujours, de Michel Butor : « Ce qui rend particulier le cas de l'écrivain, c'est simplement qu'en lui devient manifeste et conscient quelque chose qui était toujours présent, mais à l'état latent chez tout lecteur. Je dirais volontiers que tout homme lit pour écrire, c'est-à-dire pour transformer grâce au langage le visage du réel, ne serait-ce qu'en le complétant, qu'en le compensant par un rêve. » Oui, Michel Butor homme de livres et de revues déjà nous éclairait.

Qui cogne à la vitre ? Parfois, un fantôme cogne à la vitre, ne croyez pas que ce soit quelque relent de spiritisme. Simplement, chaque livre, chaque revue est habitée par un autre imaginaire. Un autre livre. Une autre revue. Faire une revue, écrire un livre est souvent sacrifier d'autres pages rêvées, l'entreprise rêvée. Oui, sous chaque livre publié, sous chaque revue publiée sont enfouis d'autres ouvrages rêvés. L'œuvre rêvée. On se souvient du *Livre* mallarméen : quoi d'autre nous fascine si ce n'est ces fragments, ces apostilles en marge d'un rêve d'absolu inaccompli, défait. J'ai un goût pour les projets de revues qui ne virent jamais le jour, telle la revue *Théorie* de Louis Althusser... Il est aussi des couvertures sans titres, des couvertures muettes, nul papier n'en conserve la trace, si ce n'est le livre ou la revue que vous avez dans les mains que vous lisez. Je me souviens de Michel de M'Uzan, de son livre *l'Art et la Mort* où l'écrivain et analyste avançait que tout écrivain berçait le cadavre d'un enfant mort... Derrière les livres et revues publiés que d'objets ou de corps perdus, imaginés. Au plus simple, on fabrique des revues, des livres à la place d'autres revues, d'autres livres imaginaires aussi réels (pour qui se livre à cette activité) que ceux qui s'alignent sur les rayonnages des bibliothèques. La seule jubilation est de faire toucher du doigt l'aspect illusoire de ce qui est publié. Aussi est-il nécessaire d'apprendre à lire en aveugle. Car les livres ou les revues imaginaires d'où je parle, ou, du moins, d'où je tente de parler sont plus innombrables que les livres ou revues dits réels. Je vous parle d'un vertige (et énonçant ces mots) j'acquiesce la certitude que les œuvres qui sont à même de nous retenir, de nous séduire proviennent ou conservent la mémoire de ce vertige. Et si les œuvres rêvées n'étaient pas mises au Tombeau éprouverions-nous le désir, de lire, le commandement d'écrire ? Qui cogne à la vitre ? C'est le seul critère qui me fait élire telle ou telle revue lorsque je ressens que la question persiste.

Les lignes qui suivent, j'eusse dû les insérer dans l'évocation de la revue *lignes*. N'ont-elles pas leur place, toute leur place à n'importe quel chapitre de cet écrit ?

« À un certain moment, face aux événements publics, nous savons que nous devons refuser. Le refus est absolu, catégorique. Il ne discute pas, ni ne fait entendre ses raisons. » Et : « Je crois cependant que refuser n'est jamais facile, que nous devons apprendre à refuser et à maintenir intact, par la rigueur de la pensée et la modestie de l'expression, ce pouvoir de refus que désormais chacune de nos affirmations devrait vérifier ».

Maurice Blanchot

le 14 juillet, n°2, 25 octobre 1958

### XXIII

Les revues accueillent une famille un peu à part, je veux parler des *Cahiers*, cahiers que publient des femmes et des hommes regroupés dans des Associations d'amis. Certaines publications sont confidentielles et ont beaucoup de mal à subsister, éditorialement parlant, d'autres plus heureuses sont accueillies par des maisons d'éditions, comme les Cahiers Camus ou Aragon ou Gide chez Gallimard. Certaines s'apparentent à un bulletin, d'autres ont le volume de livres et découvrent des inédits du grand auteur. Car telle est à peu près la constance de toutes ces entreprises éditoriales et ferventes : elles se battent uniquement pour la survie du grand homme, au sens générique. Et tout ce monde des *Cahiers* se mélange encore moins que le monde des revues : il est rare qu'une même signature, à moins de spécialistes *ex cathedra*, figure au sommaire des *Cahiers Camus*, par exemple, et des *Cahiers Mauriac*. On l'aura compris chacune, chacun prêche pour sa paroisse. Aussi le numéro 2 de la revue poétique et philosophique, *Peut-être* publié par l'Association des Amis de l'œuvre de Claude Vigée est placé sous la figure de Benjamin Fondane, au moment où paraît le numéro 14 des *Cahiers de Benjamin Fondane*. Les *Cahiers Fondane* évoquent, comme il se doit, l'œuvre roumaine et française de Fondane, des études précises comme celle évoquant « L'écho de Mallarmé dans *Lucarna* » de Gisèle Vanhese nous édifiant, nous captivent. De longues citations du romain (traduit) ou en français arrêtent face à une beauté familière et étrange, palpable et évanescence, lisons : « Voici que le temps est venu des actions souterraines / l'homme est agi par le fond de lui-même qui saigne / il brise la peau des miroirs les entrailles du cercle [...] / il gifle les dieux de fumée de bois de métal et de sel / [...] seule l'angoisse le tient et le crime l'ouvre / dernier vers : « voici venir le temps prodigieux des fous » (1927). Qui a lu *Baudelaire et l'expérience du gouffre* (ouvrage inachevé) devrait se plonger plus avant dans les *Cahiers Fondane*, tant son œuvre, encore aujourd'hui, poétique et philosophique, reste méconnue et à découvrir, ne serait-ce que son compagnonnage avec Léon Chestov. Les œuvres de Benjamin Fondane nous

manquent, je ne citerai que quelques vers : « C'était si bon de ne pas avoir de figure / si bon d'être poreux ouvert / qu'à l'heure de dormir, chacun / se disait en rêvant : que sera t-elle encore / cette grande journée sans Dieu du lendemain ? » Quelques livres de Fondane sont disponibles dont *l'Etre et la connaissance*, *Le Mal des Fantômes* (poésie) aux éditions Paris-Méditerranée. On retrouve, comme indiqué, Benjamin Fondane dans la revue *Peut-être* sous l'égide de Claude Vigée. Le titre (pour le moins curieux de la revue) semble d'ailleurs provenir de Fondane lui-même, citation : « Nous vivons dans le peut-être, je ne saurais dire confortablement, mais enfin c'est le seul air respirable ». Le numéro contient un bel échange oral avec Claude Vigée, émouvant, sur « le visage » « sur le sentier futur qui mène à l'origine ». Mais le volume de près de 300 pages est fouillis, on y lit d'autres poèmes que ceux de C.V., d'autres entretiens en soi louables, et puis une couverture reproduisant en couleur une toile catastrophique, trop de dessins, trop, trop... Le propos n'est pas assez resserré autour de l'œuvre et la personne de Claude Vigée. On en sort un peu écoeuré, comme après un repas trop copieux... Dommage. A moi maintenant de faire *mea culpa*, quand j'ai affirmé qu'on ne retrouvait pas les mêmes collaborateurs aux *Cahiers* différents, c'était méconnaître Anne Mounic qui publie ses poèmes dans le *Cahier Vigée* qu'elle semble diriger, mais aussi dans les *Cahiers Fondane* (heureusement, elle est la seule à y livrer sa création personnelle ; on comprend, d'ailleurs, mieux pourquoi des citations de Fondane peuplent le numéro Vigée, allez, encore un effort, faites entrer notre aimable poète au Comité de rédaction des *Cahiers Fondane*, d'ailleurs le titre du livre de poésie à venir ne peut que vous en convaincre : *La Caresse du gouffre*. Tout est dit).

## Fragments

1.

Hommage dérive du vocable homme comme le rêve dérive des revues... je le crois.

2.

La littérature, la pensée, l'écriture, la poésie, l'art naissent entre ceux qui les font, entre eux, entre les textes, les revues, entre *leurs mains*.

3.

On ne saura jamais, réellement, ce qui conduit un homme seul à fonder une revue. Vingt ans à tenir, à prolonger le même geste. Ecrire, téléphoner, attendre les tapuscrits, choisir les papiers, la typographie, composer des sommaires, au simple voisinage des textes et des noms, drôle d'activité aussi étrange qu'un Paul Valéry se levant vingt ans durant, au petit matin, pour écrire ses *Cahiers*.

4.

« Nous autres, coincés entre hier et demain ». R.-M. Rilke.

5.

Relisant, ces derniers temps Francis Ponge, c'est chez moi une attitude récurrente que je souhaite à quiconque, je me suis arrêté à ces lignes : « Ainsi ai-je longtemps écrit dans le désert, sans recevoir aucune réponse. Pour moi, cela a duré un peu plus de vingt ans [je rappelle que grâce à la revue *Tel Quel*, dans les années soixante, Francis Ponge obtint, enfin, une reconnaissance publique], le désert, une espère d'éternité [...]. »

Un peu plus loin : « On ne peut pas tout de suite comprendre des choses qui sont faites pour être comprises indéfiniment. Puis, petit à petit, les réponses viennent, au bout de très longtemps. » Sans doute, est-ce le lieu où se situent nombres de paris revuistes, pourquoi retour-

ner au sommaire d'anciennes revues est, à proprement parler, édifiant, enseignant, retour dans l'amitié non de la diachronie mais du *présent perpétuel* des revues.

6.

Dans la revue *Théodore Balmoral* (seule revue, à ma connaissance, à avoir pris comme titre un nom propre – sans autre explication) que dirigea Thierry Bouchard (qui eut également une activité éditoriale de petits ou non livres artistiques, tirés à peu d'exemplaire). J'ai eu le bonheur de lire dans la section « Jerricanes » ceci : « J'ai en ma possession une relique qui, j'espère, ne me sera pas disputée. C'est une boîte de pastilles Valda laissée par Raymond Queneau sur son bureau, rue Sébastien-Bottin, quand il l'a quitté pour rentrer chez lui, la dernière fois. Il y reste dix pastilles du genre "boules de gommes". Les laboratoires Valda sont situés boulevard Bourdon, au lieu même où se sont rencontrés Bouvard et Pécuchet. » Signature (non des moindres) : Henri Thomas, la devise de *Théodore Balmoral* est « De la littérature que c'est la peine », comment pourrais-je m'abstenir de contresigner ?

XXIII  
(*Repentir*)

Dans mon compte-rendu des *Cahiers Benjamin Fondane* je suis passé trop vite sur la richesse du sommaire. J'en veux pour preuve une étude de Margaret Teboul (ce n'est pas la seule !) : « Walter Benjamin et Benjamin Fondane devant l'histoire et le temps ». Texte foisonnant et d'une rare intelligence de lecture. Walter Benjamin est né en 1923, Benjamin Fondane en 1933. Tous deux collaborèrent aux *Cahiers du Sud* et à la revue *Europe*. Ils ne semblent pas s'être rencontrés. Leurs deux destins furent tragiques : Walter Benjamin se suicide en 1940 à Port-Bou, Fondane après avoir été interné au camp de Drancy est assassiné en 1944 à Auschwitz. Tous deux seront lucides sur le fascisme, « ils critiquent l'histoire en fonction du messianisme juif, qu'ils s'approprient librement ». Tous deux ont la capacité « d'imaginer, d'anticiper l'avenir », ils sont des « avertisseurs d'incendie » (Benjamin). Un seul exemple : « La prochaine guerre aura un « front fantomatique », un front qui atteindra rapidement chaque métropole, chaque rue. » (Benjamin) Et : « La guerre chimique reposera sur des records de destruction et augmentera jusqu'à l'absurde la prise de risque [on ne songe pas uniquement à la Seconde Guerre mondiale mais également à la guerre du Vietnam, etc.]. » Benjamin Fondane : « Qui va payer ce merveilleux spectacle ? Mais, nous, pardieu ! C'est nous les futurs cadavres, Messieurs ! Nous les asphyxiés à venir. Nous, la chair à canon. » Le poète écrit : « Dans la rue, dans le métro, les cinémas de quartier, je te vois déjà ciment des futures fosses communes : hommes ! Je vois déjà, futurs mutilés de guerre ! Imaginant la devise qui surmontera les portes des camps de concentration : « Sur l'échelle de Babylone, assis, j'ai pleuré quoi et les soldats m'ont dit : il faut travailler, juif ! Le travail c'est la liberté ! » Benjamin Fondane n'écrira pas de poésie pendant quatre ans, il s'identifiera, pour justifier son mutisme, à « un mutilé de guerre à 100 % ». Dans *Le Mal des fantômes* (Verdier poche, 2006) on peut lire : « Ils poussaient la charrue dans la terre / ils avaient le regard de leurs bœufs : misérable et triste, rouge » ou : « Les massacres com-

mencent par le blé ». Ou encore : « J'entendais les craquements futurs » « Je n'ai pas demandé le danger, il est là. Car à présent c'est notre tour. / Des femmes / enceintes des vieillards ». « Le désastre tomba. Je le savais. / Il était enfoui en moi depuis longtemps. » On comprend que Walter Benjamin, de son côté, s'écrie : « Il faut fonder le concept de progrès sur l'idée de catastrophe. » Tous deux, Benjamin et Fondane, selon les termes de ce dernier chercheront « une pensée nouvelle », intégrant le « malheur » et le « discontinu », Benjamin évoque, lui, à propos de Baudelaire, « un temps infernal », et bien avant Georges Bataille, il écrira : « Le cours de l'expérience à chuté », cela qui se répète, de nouveau, depuis 1914. La modernité, aux yeux de Benjamin et de Fondane, est une catastrophe. *Vie sans escale*, selon Fondane, *aucune nouveauté*, « vieille, vieille rengaine du temps » et « les bouillottes de la consolation » « écrasent le poète », selon Margaret Teboul. « Il ne faut pas céder. Pas d'issue, pas d'issue ! » écrit encore le philosophe et poète Fondane, et l'on songe aux destins de ces deux hommes et écrivains d'exception. Et je suis bien d'accord avec Margaret Teboul et les derniers mots de son étude (que je n'ai parcourue qu'à grands traits) : « la réception de ces deux œuvres, loin d'être achevée, se poursuit encore ». *Les Cahiers Benjamin Fondane* sont de véritables « bibles » par leur richesse que je ne peux que faire entrevoir. (Les éditions Non Lieu ont réédité en 2010 *Rimbaud le voyou*. A vos commandes !)



## XXIV

(*papier coller pour La Quinzaine littéraire*)

Une fois n'est pas coutume : je m'apprête à « piller » l'article de Hugo Pradelle, paru dans le numéro 1040 (!) de *La Quinzaine*. Celle-ci est-elle un journal ou une revue ? Une publication mixte, bi-mensuelle, toujours dirigée par Maurice Nadeau à qui on vient de souhaiter son centenaire... Nombre d'« articles » sont si denses qu'ils équivalent avantageusement aux études paraissant dans des revues, proprement dites. *La Quinzaine littéraire*, comme l'indique son titre rend compte de littérature française et étrangère, également elle comporte des « papiers » ou chroniques quant à la philosophie, le cinéma, la politique, la sociologie, les arts (plastiques), les mathématiques, etc., et, très régulièrement, ce qui est à souligner, par ces jours de disette des comptes rendus de livre de poésie... Acheter ou s'abonner à *La Quinzaine* est un acte à la fois militant et jouissif ; je songe au *plaisir du texte* qu'évoqua Roland Barthes qui fut naguère, comme Michel Foucault, Gérard Genette, et tant d'autres, un collaborateur de cette publication. (J'ajoute : je ne suis pas un collaborateur de la *Quinzaine*...). Dans le numéro cité plus haut, Hugo Pradelle rend compte de *Paris Review* dont il fut question plus haut, comme son titre l'indique, fut fondée à Paris en 1953, par Peter Matthiessen et Harold Humes, publiée dans la capitale française jusqu'en 1974. Elle déménagera à New York où elle n'a cessé de paraître. Chacun de ses numéros a contenu, contient un entretien avec un écrivain. La recherche de ses entretiens est la biographie de l'écriture (premières lectures, premiers écrits). Comme le commente Hugo Pradelle : « tout tient de l'artifice » [...] « Il y a des bribes qui demeurent heureusement dans l'ombre ». Il ajoute, avec justesse : « les livres, l'écriture, les éléments de la création dépassent leur constitution, impénétrables. » Ce à quoi je souscris après lecture du volume d'entretiens. Cela ne signifie pas que ces entretiens avec les écrivains américains sont sans intérêt, mais, très vite, une rhétorique des origines et des pratiques littéraires s'installe : « une sorte d'obsession », commente Hugo Pradelle. Hugo Pradelle a choisi le meilleur des citations possibles,

Martin Amis confie, par exemple, « Ce qui se passe, c'est ce que Nabokov (présent dans le livre) a décrit comme une palpitation. Une palpitation ou un éclair, une sorte de reconnaissance de la part de l'écrivain. A ce stade l'écrivain se dit : "Voilà quelque chose sur quoi je pense écrire un roman." Suivent des confidences sur ses rapports avec son père écrivain, assez pénibles : « Durant une brève période, mon père m'attaquait dans la presse et utilisait comme exemple du caractère incompréhensible et inintéressant de la prose moderne. » A une question sur « la voix de l'écrivain », Amis répond somme toute des banalités : « C'est un ton, c'est une façon de regarder les choses. C'est un rythme. » Passons, comme l'écrit Hugo Pradelle, Jorge Luis Borges use « de plaisanteries distantes », j'ajouterai qu'il use (ruse ?) de lieux communs : « [...] parce que je sais que je ne peux pas vivre sans écrire » « Si je n'écris pas j'éprouve en fait, une sorte de remords, n'est-ce pas ? » L'ironie, dans l'entretien, étant qu'on annonce répétitivement « l'arrivée des Campbell » : « Esta esperando el Senor Campbell », J.L.B. commente « Ces Campbell ne cessent d'arriver », pour conclure par : « Mais je me souviens que les Campbell arrivent, les Campbell arrivent. On dit que c'est une tribu féroce. Où sont-ils ? » (1967) Dans un long entretien Jack Kerouac « secoue le cocotier », dénonçant certaines de ses compagnons d'aventure et d'écriture, pour les réhabiliter un peu plus loin, énonçant : « Genet est certainement le plus honnête qu'on ait eu depuis Kerouac et Burroughs [qu'il ne va pas tarder à vilipender]. Il essaie de nous faire sourire en contant : « Allen Ginsberg m'a demandé, quand il avait dix-neuf ans "Est-ce que je ne devrais pas changer de nom et m'appeler Allen Renaud". » L'entretien de 1997 révèle son inutilité bavarde. Dommage. Vladimir Nabokov à la question : « A quelle époque aimeriez-vous vivre ? », répond : « Dans les jours à venir, l'époque des avions silencieux, des gracieuses bicyclettes aériennes et des cioux argentés sans nuages, avec un système universel de routes souterraines isolées sur lesquelles seraient relégués les camions comme des Marloks. » (1967) Marguerite Yourcenar, elle fait preuve de peu de goût pour les littératures françaises et anglaises de l'époque. On s'en serait douté... Mais revenons avec plaisir au commentaire d'Hugo Pradelle : il choisit



avec acuité les propos de William Faulkner : « Le but de tout artiste est d'arrêter le mouvement, qui est la vie, par des moyens artificiels et de le maintenir figé, pour que cent ans plus tard, quand un inconnu le regardera, il se remette à bouger puisque c'est la vie. Comme l'homme est mortel la seule immortalité possible pour lui est de laisser derrière lui quelque chose d'immortel puisque cela bougera toujours. » Sachant que les mots, la beauté semblent condamnés au « splendide échec à accomplir l'impossible ». (1956.) D'autres écrivains figurent, Truman Capote, Mary McCarty, John le Carré, Paul Bowles, Iris Murdoch, *et al.* À vous d'y trouver, je me répète, votre plaisir... Si tous les numéros de la *Quinzaine littéraire* sont à lire, absolument, il se peut que le lecteur ressente des désaccords. J'en veux pour preuve l'article de Jean-Luc Steinmetz, dans le numéro 1039, qui « balance » allégrement le livre de Bernard Teyssèdre : *Arthur Rimbaud et le foutoir zutique* (784 p. éditions Léo Scheer) lui reprochant trois fautes, dates, prénom, sur la totalité du volume. Si le livre de Bernard Teyssèdre relève, il s'en faut, d'un « délire » interprétatif, celui-ci n'en est pas moins enseignant et jouissif. Spécialiste de Rimbaud, universitaire, comme Teyssèdre, non spécialiste lui, on y subodore quelque règlement de compte, pas très gracieux... Mais vive (au sens propre) *La Quinzaine littéraire*.

## XXV

(*Sauts de puces des revues*)  
(où revient un des héros du roman)

« Qui voudrait aujourd'hui avoir une idée de ce qui s'essaie à des formes non académiques et à des représentation adéquates aux « colères errantes de l'époque » ne trouverait à peu près rien dans les livres diffusés par l'édition industrielle... Pour avoir cette idée, il lui faudrait évidemment s'aventurer dans le dédale assez inextricable des multiples "petites" revues où le texte de l'époque se forme dans une passion hétéroclite [...]. »

Christian Prigent

Souvent les revues peinent à trouver un éditeur, beaucoup quand elles ont cette chance de promotion, sont amenées à en changer. Souvenez-vous de *Change* abritée un temps aux éditions du Seuil, puis chez Seghers/Laffont, puis reconvertie en *Change international* (*a priori*, sans appui éditorial). Certaine comme *faire part s'* « absentent » pendant plusieurs années pour créer une nouvelle série. La revue *lignes* dirigée par Michel Surya (déjà évoquée) a débuté aux éditions Hazan avant de trouver refuge pour une « nouvelle série » aux éditions Léo Scheer. A l'heure actuelle, elle est indépendante s'auto-éditant. La revue *Digraphe* dirigée par Jean Ristat pris son envol aux éditions Galilée, puis suivit Jacques Derrida et la collection « La Philosophie en effet » chez Flammarion. C'est au Mercure de France qu'elle fêta ses vingt ans d'édition, après un passage aux éditions du P.C.F. Temps Actuels ; y eut-il quelques numéros auto-édités ? Je n'en suis pas certain. Revues aujourd'hui disparues, j'y ajouterai *TXT*, puisque j'ai cité Christian Prigent, ou *Gramma* et *Contre toute attente* d'Alain Coulange. Je n'oublie pas *Tel Quel* de Philippe Sollers qui changeant son titre pour *l'Infini* fut d'abord hébergée par les éditions Denoël et aujourd'hui par les éditions Gallimard. La belle revue *Le Mâche Laurier* aux éditions Obsidiane a, également, cessé de paraître, aujourd'hui existe sur le Net une nouvelle revue : *Secousse* (dont je parle-

rai) ; dans les deux cas s'est tenu et se tient, en embuscade, François Boddaert. Henri Poncet, lui, fit paraître, *Actuels*, *La Polygraphe*, *La Main de singe* et *l'Act Mem* (est-ce bien cela ?). Cette théorie de titres peut avoir un goût de cendres, au contraire je désire montrer que même disparues les revues ne cessent de hanter la littérature même, et que la relève est toujours acquise, là. Venons-en à *Nioques* dirigée par Jean-Marie Gleize, qui, à son tour reparaît aux éditions Le mot et le reste, à Marseille. Son premier éditeur fut, il y a quelque vingt ans (la revue se fonda en 1990). La Sétéree, à Crest, que dirigeait et dirige toujours le sculpteur et maître d'édition : Jacques Clerc. Plus tard, ce fut Laurent Cauwet aux éditions Al Dante (une collection de livres sous le titre « Niok » fut créée où nombre de poètes contemporains furent publiés, pour certains pour la première fois : Philippe Beck, Christophe Fiat, Patrick Beurard-Valdoye, Christophe Tarkos, Jacques Sivan, Bernard Heidsieck, Jacques-Henri Michot, *et al*). Dans un entretien donné à *La Revue des revues* (n° 46) Jean-Marie Gleize explicite les étapes qui précédèrent la naissance de *Nioques* (titre emprunté à Francis Ponge : *Nioque pour l'avant-printemps*). Une petite feuille, dit-il, bientôt transformée en micro-revue : *Manuscrits autographes*, puis *Acid-e* en compagnie de Michel Crozatier : je l'ai dit : j'aime l'enfance des écritures et des écrivains. Aujourd'hui, *Nioques* bat, de nouveau, fièrement pavillon. On ne s'étonne pas d'y retrouver des traductions de Charles Reznikoff (n° 6) (très belles), Francis Ponge, lui-même, dans un document passionnant (nos 7/8) « Pourquoi je suis devenu communiste » : dix pages manuscrites, reproduites, qui rappellent à quel point Francis Ponge travaillait ses textes, il n'est que de lire *Le Savon*, par exemple ou *Comment une figure de parole et pourquoi* (J'ajoute que selon *Nioques* ce texte lui avait été demandé en 1947, année où Francis Ponge quittera le P.C.F.). On y retrouve le « fameux » collectif La Rédaction, Olivier Quintyn (collages, cut-up, réjouissants), Nathalie Quintane : un texte roboratif dont le prétexte est Auguste Blanqui. Dans son entretien à *La Revue des revues* intitulé : « Il faut construire des cabanes », Jean-Marie Gleize fait part de son ambition après avoir cité Claude Royet-Journoud qui lui a appris ce qu'est un sommaire de revue : un texte, une affaire de montage, de composition, d'écriture (je contre-

signe) de créer une revue à la fois « comme atelier et comme laboratoire » et parle « du caractère irremplaçable de cette petite boîte magique dont on peut tourner les pages allongé sur un tapis », tout en évoquant l'association *Nioques*. Outside, pour des interventions publiques, lectures, performances, etc. Je viens de dire la difficulté pour la revue de trouver un support éditorial, aussi n'hésiterai-je pas à vous conter une histoire vraie. Aujourd'hui, on imagine difficilement un éditeur qui à la cessation de la parution d'une revue réclamerait une autre revue littéraire, poétique et artistique. Tel fut cependant le cas de la revue *Argile* (1973-1985) dirigée par Claude Esteban, de grand format, qui naquit à la suite de la disparition de la revue *l'Ephémère* que dirigèrent Yves Bonnefoy, Jacques Dupin, André du Bouchet, Gaëtan Picon aux éditions de la Fondation Maeght, revue trimestrielle comme le sera *Argile*, le premier comité de rédaction de *l'Ephémère* sera bientôt rejoint par Michel Leiris et Paul Celan... Oui. On imagine mal... car on sait, pour prendre un exemple que si la *N.R.F.* continue de paraître cela relève d'une symbolique dont les éditions Gallimard ne peuvent se séparer : il n'est que de se souvenir du sort de la revue *Le Mercure de France*, bien antécédente à la *N.R.F.*, qui fut sacrifiée quand les éditions Gallimard achetèrent les éditions du Mercure de France, et, à ce titre *l'Ephémère* fut une réponse, voulue, pensée, à ce sabotage intellectuel. Eh oui, si parfois elles entrent dans l'Histoire, les revues ont une histoire, souvent édifiante... À méditer.

XXVI  
*(fragment)*

Parfois, nous croyons découvrir l'inouï alors que nous ne faisons que redécouvrir des impressions de lecture, les mots, les phrases reviennent tels des leitmotive, ils scandent nos jours et nos plaisirs, et, paradoxalement, les lectures accumulées nous rendent proches des choses tues ou muettes. Qu'est ce d'autre l'intimité si ce n'est ce resserrement de l'homme sur son langage, l'appréhension que le langage est sien et qu'il trame son existence. Oui, le langage est notre bien et notre lien communs : et seule la littérature est apte à cette transformation dont les revues sont l'écho vivant.